



Le journal de
l'Université du Québec
à Montréal



Volume XXXII
Numéro 11
20 février 2006

La Toile tisse de nouvelles mailles dans les pays en développement

Dominique Forget

Pour un professeur universitaire, une année sabbatique est l'occasion rêvée de se ressourcer et d'initier de nouvelles collaborations... de préférence dans un endroit où il fait chaud! Savez-vous où Guy Bégin, ancien directeur du Département d'informatique, a choisi de passer la sienne? À Pointe-Claire, dans l'Ouest de l'île de Montréal! Ce n'est pas que le professeur manque de vision, au contraire. Avec un ancien collègue rencontré chez SPAR Aérospatial, Jason Neale, il peaufine une technologie qui facilitera l'accès à Internet dans les pays en développement ou dans ceux où les infrastructures ont été ravagées par la guerre.

«Jason a fondé la compagnie OmniGlobe il y a environ un an et il a pensé à moi comme collaborateur potentiel, raconte Guy Bégin. Depuis le printemps dernier, je profite de mon année sabbatique pour travailler avec lui et diriger les activités de recherche et de développement de sa boîte.» OmniGlobe est encore une petite entreprise : elle ne compte qu'une dizaine d'employés. Mais si on se fie au carnet de commandes de la compagnie et à l'intérêt généré par sa toute récente création, l'OmniCell, on peut croire sans risquer de se tromper qu'elle est appelée à connaître une belle poussée de croissance.

Essentiellement, l'OmniCell est un terminal satellite auquel ont été greffés une antenne et divers équipements réseau : routeurs, commutateurs et autres. «Tous ces outils existaient déjà, souligne Guy Bégin, mais OmniGlobe les a intégrés en une seule et même technologie. Le défi était de taille parce que les pièces n'étaient pas conçues pour fonctionner les unes avec les autres.»

Des milliers d'utilisateurs, en quelques jours

Où qu'il soit installé, même en plein milieu du désert, l'OmniCell est capable d'établir un lien avec un satellite, européen par exemple, afin d'échanger des données à très haute vitesse. Il est aussi en mesure d'établir des connexions périphériques avec des stations secondaires, disposées dans un rayon de 60 kilomètres. Ce



Guy Bégin, professeur au Département d'informatique.

Photo : Nathalie St-Pierre

sont sur ces stations secondaires que les usagers peuvent brancher leurs ordinateurs et obtenir accès à Internet.

«En quelques jours seulement, nous pouvons déployer tout un réseau et donner accès à des milliers de personnes, explique Guy Bégin. On peut s'installer dans des endroits où on ne trouve ni câble, ni fibre optique, ni même le téléphone. Il suffit d'avoir l'électricité.» Selon le professeur, la qualité du service obtenu via l'OmniCell est équivalente à celle dont on peut profiter ici, hormis un très léger délai d'une seconde ou deux, causé par la connexion satellite.

Bien qu'un terminal OmniCell coûte environ 5 000 \$, l'amortissement entre les usagers permet à chacun d'obtenir accès au service pour 50 à 300 \$ par mois, selon les régions. Évidemment, ces coûts demeurent prohibitifs pour la majorité des habitants de pays en développement. Pour

cette raison, OmniGlobe vise en premier lieu à desservir les établissements de santé, les universités, les ambassades ou autres institutions publiques. «Éventuellement, on aimerait offrir une brochette de services plus large avec des connexions de base qui seraient plus accessibles», dit Guy Bégin.

Stages en vue

Jusqu'à maintenant, la compagnie a déployé des réseaux au Nigeria, au Koweït et à Chypre. D'autres projets sont en cours en Zambie, au Niger, au Sri Lanka, au Bangladesh, en Afghanistan, en Papouasie-Nouvelle-Guinée et même dans le Grand Nord canadien.

Guy Bégin ne prend pas part aux voyages qu'effectuent les employés de la compagnie pour aller déployer les systèmes. «Je suis beaucoup plus utile derrière mon ordinateur, confie-t-il.

Ces jours-ci, je travaille à optimiser les fonctions de l'OmniCell. On veut que l'outil devienne plus versatile, qu'il devienne un véritable point de départ technologique dont on pourra se servir autant pour l'Internet que pour la téléphonie ou le transfert vidéo.»

Que compte faire le professeur lorsque son année sabbatique se terminera au printemps prochain? «Je vais rentrer à l'Université, mais je vais tenter de maintenir les liens avec OmniGlobe, en agissant comme conseiller par exemple. J'aimerais aussi élargir la collaboration entre la compagnie et l'UQAM, en permettant à des étudiants de venir faire des stages ici. Les années sabbatiques servent à ça : identifier des projets concrets auxquels on peut contribuer. Je pense que j'en ai un très beau entre les mains.» ●

Contribution majeure au Quartier latin

Pierre-Etienne Caza

L'architecte et urbaniste Jean-Claude Marsan, professeur à l'Université de Montréal, prend position en faveur du projet de l'îlot Voyageur. Dans une étude intitulée *Îlot Voyageur – problématique et intégration urbaine*, le professeur-expert conclut que ce projet permettra à l'UQAM de consolider son pôle identitaire et stratégique au coeur du Quartier latin et contribuera du même coup à rehausser l'image de Montréal, tant sur le plan local qu'international. L'étude, commandée par la firme Busac Immobilier, visait à obtenir l'avis externe d'un expert reconnu et respecté en matière d'urbanisme et d'architecture.

Ex-doyen de la Faculté d'aménagement et ex-directeur de l'École d'architecture de l'Université de Montréal, auteur de plusieurs ouvrages et de plus de 300 articles, M. Marsan est régulièrement sollicité pour ce genre d'étude, comme ce fut le cas au cours des dernières années pour l'édifice IBM-Marathon (Square Dorchester) ou pour la restauration de la Tour de la Bourse (Square Victoria). «Mon intégrité professionnelle passe avant tout, explique-t-il. J'analyse le projet et je dis tout bonnement ce que j'en pense.»

Selon M. Marsan, le projet de l'îlot Voyageur ne crée pas de problème au point de vue de ses fonctions, le secteur étant déjà investi par les missions éducatives et culturelles de l'UQAM et de la Grande Bibliothèque; ni au point de vue de la densité des bâtiments proposés, qui s'intègrent parfaitement à ceux existants. «C'est principalement la hauteur de 60 mètres de l'édifice à bureaux prévu en face de la place Émilie-Gamelin qui est en jeu, cette hauteur s'avérant le double de celle de la Grande Bibliothèque du Québec voisine», écrit-il.

Il s'agit, en effet, d'un sujet de discorde par médias interposés depuis les tout débuts du projet. *La Presse*, affirmait en septembre 2005 que la construction de l'îlot Voyageur allait réduire la Grande Bibliothèque «au rang de vulgaire cabanon». Quelques jours plus tard, le recteur Roch Denis

Suite en page 2 ►

publiait une réplique soulignant les contributions actuelles et passées de l’UQAM au développement urbain de Montréal. L’étude de M. Marsan viendra sans doute calmer le jeu, car la réflexion qu’il propose s’appuie sur une analyse étoffée.

La place Émilie-Gamelin

«Il est inutile d’envisager la forme, la hauteur et l’architecture de l’édifice à bureaux prévu en cherchant à intégrer celui-ci par rapport à la Grande Bibliothèque du Québec. Selon lui, «Montréal est une ville de squares et de places. Ces lieux vides et dégagés constituent des adresses privilégiées qui permettent à la ville de se forger une identité. Regardez autour de ceux-ci, vous y trouverez les édifices les plus prestigieux et souvent les plus imposants.»

Son étude tente d’établir les formes et les hauteurs souhaitables pour que le projet de l’îlot Voyageur, et plus précisément l’édifice à bureaux visé, mettent en valeur la place Émilie-Gamelin. Pour ce faire, il a analysé les places et les squares de Montréal, en s’attardant aux bâtiments qui les bornent et à leurs caractéristiques, puis il a comparé ses observations avec la place Émilie-Gamelin, encadrée par la Place Dupuis (88,8 mètres), le Pavillon

Judith-Jasmin (37,7 mètres) et la Grande Bibliothèque (26,9 mètres).

Il note également que «les bâtiments situés au coin des rues ou à la tête des îlots occupent solidement et ostensiblement leur site et sont le plus souvent plus volumineux et plus hauts que les bâtiments voisins.» C’est le cas notamment de plusieurs pavillons ou futurs pavillons de l’UQAM dans le secteur, dont les édifices Dandurand (angle sud-ouest Sainte-Catherine et Saint-Denis) et La Patrie (angle sud-ouest Sainte-Catherine et Hôtel-de-Ville), ou le pavillon J.-A.-DeSève (angle sud-est Sainte-Catherine et Sanguinet). Cette caractéristique doit servir de référence, selon lui, pour «l’implantation de l’édifice à bureaux prévu à la tête de l’îlot Voyageur, d’autant plus que celui-ci est appelé à assurer une fermeture bien maîtrisée à la place Émilie-Gamelin.»

En conclusion, il estime la hauteur souhaitable de la tour de l’UQAM entre 52 et 60 mètres (entre 14 et 16 étages), ce qui permettrait «une transition harmonieuse entre le pavillon Judith-Jasmin et la Place Dupuis.» Il ajoute toutefois ce bémol : «la valeur symbolique des institutions ne se mesure pas nécessairement à leur capacité de dominer par leur volume et leur taille les bâtiments voisins (...)

C’est avant tout le message véhiculé par l’excellence de leur architecture qui fait ressortir physiquement et symboliquement ces institutions de leur milieu construit ambiant.»

Le plan directeur de l’UQAM

Parallèlement aux enjeux de son étude, M. Marsan propose une réflexion pertinente sur le projet de *Plan directeur immobilier de l’UQAM 2005-2009*, qui prévoit faire du boulevard de Maisonneuve son axe principal, reliant le Complexe des sciences Pierre-Dansereau à son campus principal. Selon lui, l’idée ne tient pas la route, principalement en raison de la présence des habitations Jeanne-Mance, des logements sociaux qui occupent la moitié de cet axe. Cette critique renforce par ricochet le projet de l’îlot Voyageur, M. Marsan jugeant que l’UQAM doit miser sur la place Émilie-Gamelin pour en faire son centre névralgique, puisque celle-ci possède le potentiel approprié... sur le plan physique ●

SUR INTERNET

www.uqam.ca/salleepresse/ilotvoyageur/ilotvoyageur.htm

Dialogue avec les organismes du milieu

Mise sur pied par le recteur de l’UQAM, M. Roch Denis, la Table de concertation sur l’îlot Voyageur a tenu la semaine dernière ses premières rencontres. Les représentants d’une vingtaine d’organismes du milieu, dont, entre autres, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), la Cinémathèque québécoise, la Société de transport de Montréal, la Corporation de développement urbain du Faubourg St-Laurent, la Société de développement du Quartier Latin, le Partenariat du Quartier des spectacles, le Groupe Archambault et l’Association des marchands des Galeries Dupuis, ont pu prendre connaissance du projet et échanger sur l’ensemble de ses aspects en termes de développement institutionnel, d’aménagement urbain et d’exigences environnementales.

Le recteur s’est dit fort satisfait de ces premières rencontres et les participants ont exprimé le souhait de poursuivre le dialogue, sur le projet de l’îlot Voyageur, mais aussi sur d’autres enjeux qu’ils partagent avec l’Université au bénéfice de Montréal.

Rappelons que le recteur a également constitué un Comité institutionnel en vue d’assurer le suivi du projet de l’îlot Voyageur au sein de la communauté universitaire. Ce comité, qui a débuté ses travaux en janvier dernier, compte des représentants étudiants, des professeurs et des experts internes et externes.

La version définitive du projet, en constante évolution depuis son annonce en mars 2005, sera dévoilée d’ici la fin de mars 2006.



Photo : Nathalie St-Pierre

Jean-Claude Marsan, professeur titulaire à l’École d’architecture de la Faculté de l’aménagement de l’Université de Montréal.

Nos jeunes designers à l’honneur

Une fois de plus, les étudiants en design de l’UQAM récoltent les honneurs. Quatre d’entre eux ont remporté un certificat d’excellence dans le cadre du réputé concours organisé par le Type Directors Club New York. «Ces récompenses sont attribuées à des designers qui ont su utiliser la typographie de façon inusitée ou inattendue», explique Anne-Marie Clermont qui a obtenu un prix pour une affiche qu’elle avait réalisée pour

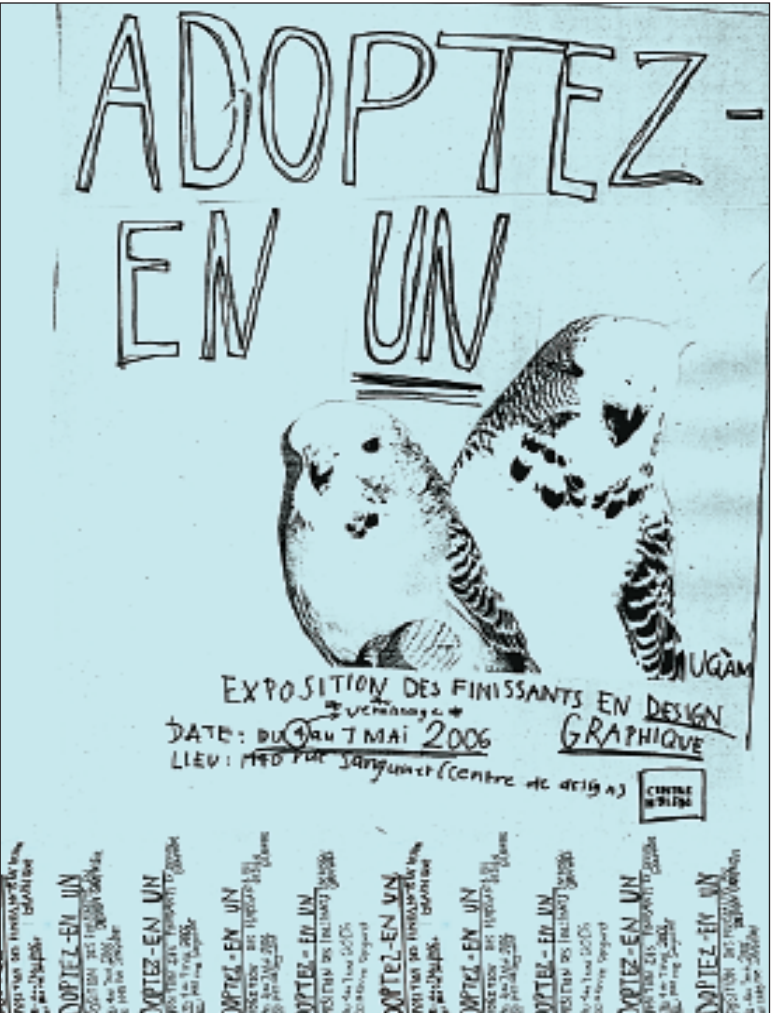
ERRATUM

Dans l’article intitulé *Adieu, culotte de cheval*, publié dans notre numéro du 6 février 2006, le nom Zied Kaj Hamida, étudiant au doctorat et co-inventeur du procédé, a malencontreusement été oublié.

annoncer l’exposition des finissants de l’UQAM en design graphique. «Dans mon cas, tout a été fait à main levée.»

«Pour nous, il s’agit d’une vitrine unique puisque nos œuvres seront exposées dans une galerie de New York cet été avant de voyager de musée en musée, dans le cadre d’une exposition itinérante», renchérit un autre gagnant, David Guarnieri. Maintenant diplômé, ce dernier a séduit le jury grâce à un livre qu’il a conçu sur l’aéroport de Montréal.

En décembre prochain, les œuvres de tous les gagnants seront réunies dans un recueil intitulé «Typography 27». Les deux autres lauréats de l’UQAM sont Noémie Darveau et Julia Trudeau. Les quatre gagnants ont été supervisés par les professeurs Yann Mooney et Judith Poirier.



Une affiche primée, signée Anne-Marie Clermont.

L’UQAM

Le journal *L’UQAM* est publié par le Service des communications, Division de l’information.

Directeur des communications
Daniel Hébert

Directrice du journal
Angèle Dufresne

Rédaction
Marie-Claude Bourdon, Anne-Marie Brunet, Pierre-Etienne Caza, Dominique Forget, Claude Gauvreau

Photos
Nathalie St-Pierre

Conception de la grille graphique
Jean Gladu, designer

Infographie
Service des communications
Division de la promotion institutionnelle

Publicité
Catherine Levasseur
Communications Publi-Services Inc.
(450) 227-8414, poste 303

Impression
Payette & Simms (Saint-Lambert)

Adresse du journal
Pavillon WB-5300

Téléphone : 987-6177 • Télécopieur : 987-0306

Adresse courriel
journal.uqam@uqam.ca

Version Web du journal
www.journal.uqam.ca/

Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0831-7216

Les textes de *L’UQAM* peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.

UQÀM

Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville, Montréal
Québec H3C 3P8

«Une citoyenneté commune ne peut être régie par le droit canon, la charia ou la torah.»

Claude Gauvreau

L’arrivée ces dernières années d’importantes vagues d’immigrants originaires du Tiers monde, dont plusieurs sont des diplômés universitaires, des travailleurs qualifiés et des professionnels, a profondément transformé le paysage culturel de Montréal. Dans ce nouveau contexte migratoire, qui contribue à une recomposition des identités individuelles et collectives, la place de la dimension religieuse demeure méconnue, affirme le professeur Louis Rousseau, directeur du Groupe de recherche interdisciplinaire sur le Montréal ethnoreligieux (GRIMER).

«L’évolution de la diversité religieuse au Québec n’a jamais été étudiée de même que l’impact du facteur religieux sur la composition identitaire, soutient Louis Rousseau. Depuis les années 70, les chercheurs en sciences humaines ont eu tendance, au nom de la modernité et de la raison, à considérer les grandes tradition religieuses comme un phénomène anachronique ou en voie de disparition, créant ainsi un trou béant dans la connaissance.»

Le GRIMER, qui réunit des chercheurs des départements de sciences des religions et de géographie, s’est donné pour objectif de cerner le rôle du facteur religieux dans la constitution de l’identité au sein de différentes minorités ethnoculturelles établies à Montréal depuis le début des années 70. Les recherches porteront plus précisément sur quatre communautés spécifiques : les Maghrébins musulmans, les Cambodgiens bouddhistes, les hindous tamouls d’origine sri lankaise et les pentecôtistes d’origine africaine. «Nous examinerons les formes sous lesquelles les membres de ces communautés pratiquent leur religion et l’influence que celle-ci exerce sur leur mode de vie», explique M. Rousseau.

Redécouvrir le rôle du religieux

Après s’être dégagée de l’emprise de l’Église catholique au cours des dernières décennies, la société québécoise cherche à se redéfinir dans le cadre d’une culture citoyenne commune à tous, tout en découvrant en même temps son pluralisme ethnoreligieux, observe Louis Rousseau. «Au



Photo : Nathalie St-Pierre

Le professeur Louis Rousseau du Département de sciences des religions, directeur du Groupe de recherche interdisciplinaire sur le Montréal ethnoreligieux (GRIMER).

GRIMER, nous faisons l’hypothèse que la religion n’est pas qu’une affaire privée mais qu’elle des effets structurants sur les comportements des individus. Pour certaines personnes, elle fait partie de l’héritage familial et constitue une sorte de référence identitaire. Pour d’autres, elle permet vraiment de donner un sens à leur vie au quotidien.»

Chez les immigrants récemment établis au Québec, l’adoption et la promotion d’un mode de vie en accord avec la religion et la culture d’origine, ou sa réinvention sur place, apparaissent comme des stratégies différentes de recomposition identitaire. Et le support d’un réseau de personnes partageant ce choix joue un rôle capital, souligne M. Rousseau. «Il est difficile de départager l’influence de l’origine ethnique de celle de la religion dans la formation de l’identité et la création de liens communautaires. L’appartenance à l’islam, par exemple, peut prendre le pas sur l’appartenance ethnique bien que celle-ci

soit également prégnante. Les différences socioculturelles sont nombreuses entre Arabes, Turcs et Africains musulmans.»

Entre tradition et modernité

Plusieurs membres des communautés culturelles d’arrivée récente, d’origine non-européenne, proviennent de sociétés qui, en conformité avec leurs traditions religieuses, donnent pré-séance au réseau familial stable, au contrôle collectif des conduites individuelles et à l’autorité patriarcale, rappelle Louis Rousseau. «Pour eux, notre façon d’élever nos enfants, de traiter nos personnes âgées, et notre conception des rapports entre hommes et femmes, apparaissent souvent choquantes, voire répréhensibles. Par ailleurs, l’attrait que nos mœurs suscitent chez les jeunes adolescents qui fréquentent l’école publique, et chez plusieurs femmes, provoque fréquemment des conflits au sein des familles. Par exemple, pour de nombreux jeunes de la communauté musulmane, l’islam, comme les autres traditions religieuses, doit se renouveler dans le cadre de la société d’accueil.»

En matière d’intégration, l’État doit accorder une place centrale aux institutions scolaires, croit le chercheur. L’école publique, notamment, constitue l’instrument démocratique principal pour assurer une culture commune à tous, en portant un regard à la fois critique et respectueux sur les religions, ajoute-t-il. «Dans le domaine du droit, les nouvelles communautés ethnoreligieuses ont un héritage et des pratiques en discordance parfois avec le droit civil et les Chartes des droits qui prévalent au pays. L’accueil de la différence ne doit pas déboucher sur une application inéga-

Un pluralisme en évolution

Depuis la fin des années 60, la nouvelle immigration, indissociable des perturbations sociopolitiques dans plusieurs régions du monde, a enrichi la diversité culturelle au Québec :

- L’immigration musulmane prend de l’ampleur à partir de 1975, lorsque le Québec accueille d’importantes vagues de réfugiés, notamment des libanais fuyant la guerre civile. Après 1985, la population musulmane s’accroît rapidement grâce aux apports de l’immigration maghrébine, du flot de réfugiés iraniens dans le contexte de la guerre avec l’Irak et de l’arrivée d’immigrants originaires des Balkans, de l’Afrique de l’Ouest et d’Asie centrale. De 1991 à 2001, la communauté musulmane au Québec a augmenté de 141 %;
- Après 1985, la population hindoue de Montréal croît rapidement avec la venue d’immigrants de l’Inde mais surtout de réfugiés Tamouls qui fuient les tensions politiques au Sri Lanka. Ces derniers créent leurs propres temples, leur pratique de l’hindouisme étant sensiblement différente de celle pratiquée dans le nord de l’Inde;
- À partir de 1975, le Québec reçoit des milliers de réfugiés vietnamiens, cambodgiens et laotiens, si bien que la composition ethnique de la communauté bouddhiste québécoise est formée aujourd’hui de 60 % d’Indochinois;
- Parmi les quelque 20 000 immigrants d’origine africaine dans la région montréalaise, la moitié est membre des églises pentecôtistes et provient surtout de l’Afrique noire francophone. Le courant pentecôtiste, qui prône un christianisme évangélique, est celui qui connaît actuellement la plus forte croissance dans le monde chrétien.

Source : Louis Rousseau et Frédéric Castel, *Un défi de la recomposition identitaire au Québec : le nouveau pluralisme religieux*, paru dans le Cahier de recherche 1 du GRIMER, mars 2005.

le des droits des citoyens. Le principe est simple : une citoyenneté commune ne peut être régie par le droit canon, la charia ou la torah.»

Selon M. Rousseau, la société québécoise, démocratique et libérale, doit considérer comme un bien et une richesse la diversité des traits culturels des populations qui la composent. Et certains de ces traits différenciateurs se retrouvent dans l’ethnicité et les

croyances religieuses. «Le développement d’une expertise québécoise à l’égard des nouvelles religions qui s’implantent à Montréal s’impose comme une urgence, ne serait-ce que pour mieux connaître l’Autre. La peur de l’inconnu et le refus de s’ouvrir à la diversité des héritages religieux ne peuvent que nourrir l’intolérance, d’où qu’elle vienne.» ●

PUBLICITÉ

Renommer BADADUQ!

Une participation au concours «Trouvez un nom pour le catalogue de la bibliothèque» de l’Université vous donne la chance de gagner un prix intéressant. Organisé par le Service des bibliothèques et le Comité des usagers, dans le cadre du *Plan de relance des bibliothèques*, le concours est ouvert à tous les membres de la communauté universitaire et se déroule jusqu’au 12 mars prochain.

Laissez aller votre imagination et soumettez un nom original et facile à retenir. Le gagnant remportera un prix

d’une valeur de 600 \$: un iPod vidéo 60Go avec pochette de transport, don de la Coop UQAM. Deux autres prix de participation, d’une valeur de 450 \$ et de 115 \$, dons des Entreprises auxiliaires, seront aussi offerts à la suite d’un tirage au sort.

Les participants doivent soumettre leur proposition en remplissant le formulaire disponible sur le site Web du service des bibliothèques.

SUR INTERNET

www.bibliotheques.uqam.ca

Les problèmes d’expression des futurs enseignants

Pierre-Etienne Caza

«**P**our 70 % des Québécois, le meilleur français parlé est celui des présentateurs du bulletin de nouvelles de Radio-Canada, pratiquement exempt de tournures familières, affirme Monique Lebrun, professeure au Département de linguistique et de didactique des langues de l’UQAM. Ne serait-il pas logique que les futurs enseignants en fassent autant?»

Voilà le point de départ de l’étude intitulée *Le français oral soutenu chez les étudiants québécois en formation pour l’enseignement au secondaire*, menée par Luc Ostiguy, Éric Champagne (Université du Québec à Trois-Rivières), Flore Gervais (Université de Montréal) et Monique Lebrun. Rendue publique au début de l’année par l’Office québécois de la langue française (OQLF), cette étude révèle que les futurs enseignants pourraient s’exprimer mieux, puisque dans presque 50 % des cas, ils utilisent des variantes dites familières, par exemple «il a su **qu’est-ce qu’on** voulait dire» plutôt que la formulation soutenue «il a su **ce qu’on** voulait dire», ou «**j’vas** m’forcer» plutôt que «**j’vais** m’forcer». Dans la mesure où ces futurs enseignants agissent comme modèles linguistiques auprès de leurs élèves, les chercheurs recommandent une plus grande utilisation de variantes soutenues.

Cette étude a été réalisée auprès de 75 étudiants volontaires de l’UQTR, de l’UQAM et de l’UdeM, inscrits dans un programme de formation pour l’enseignement du français ou des mathématiques au secondaire. En groupe de cinq ou six, on a demandé à chaque étudiant de prendre la parole pendant environ sept minutes et d’«exprimer oralement [son] degré de satisfaction par rapport à [sa] formation pratique en stage, avec consigne explicite d’utiliser une langue des plus soignées.» Les chercheurs ont analysé ces productions orales, en s’attardant à l’utilisation des variantes familières et soutenues de 22 variables linguistiques phonologiques, morphologiques et morphosyntaxiques préalablement identifiées.

Avec un taux d’utilisation de variantes soutenues de 50,98 %, ils concluent qu’«il y a lieu d’améliorer le parler des futurs enseignants en situation formelle, du moins pour ce qui est des variables linguistiques étudiées.» Ils notent également un taux d’utilisation de variantes soutenues de 52,86 % pour les futurs enseignants de français, comparativement à 47,03 % pour ceux de mathématiques, ainsi qu’un écart significatif selon l’université fréquentée (41,50 %, 52,16 % et 56,19 % : les universités figurant sous la dénomination U1, U2 et U3 pour des raisons de confidentialité).

Au-delà des chiffres

Monique Lebrun, qui travaille sur le français oral depuis plus d’une dizaine d’années, précise que cette recherche ne vise pas à blâmer qui que ce soit, mais plutôt à fournir des pistes pour l’amélioration de la langue parlée des futurs enseignants. «Nous souhaitons attirer l’attention du public sur deux comportements linguistiques, dit-elle. Il s’agit de la diphtongaison et



Photo : Nathalie St-Pierre

Monique Lebrun, professeure au Département de linguistique et de didactique des langues.

des phénomènes d’escamotage de son.» La première consiste à doubler une voyelle lorsqu’elle est suivie d’une consonne en fin de mots. Par exemple, le fait de prononcer scolaire «scolaère», humeur «humaeur» ou

peur «paeur». Les seconds consistent en l’abandon, à l’oral, de certains phonèmes, par exemple «il» qui devient «i» ou «sur la» qui devient «su’a».

«Nous devrions concentrer nos ef-

forts sur ces variables, estime Mme Lebrun. Il s’agit que l’on demande aux étudiants de faire attention à certains détails pour qu’ils fassent attention à l’ensemble de leur prononciation.» Il y aurait, selon elle, un effet d’entraînement, l’étudiant développant alors une fierté professionnelle à bien s’exprimer. «Le problème, ajoute-t-elle en faisant référence à ses expériences en supervision de stage, est que plusieurs étudiants ne se sont jamais fait reprendre à propos de leur français oral.»

Évaluer avant, pendant et après?

En 1998, l’UQAM a été la première université au Québec à imposer un test d’entrée de français oral aux étudiants des baccalauréats en enseignement préscolaire-primaire, en enseignement secondaire et en adaptation scolaire. Celui-ci évalue quatre volets de la langue parlée: voix, langue, compétence communicative et compétence discursive. Ceux qui n’obtiennent pas des résultats satisfaisants doivent suivre et réussir un ou plusieurs cours de rattrapage en fonction des lacunes décelées. À la lumière des dernières études, force est d’admettre que ces mesures n’ont pas été suffisantes.

Mme Lebrun suggère deux avenues à explorer : intégrer un cours *obligatoire* de communication orale dans le cursus (ce cours existe, mais il est présentement optionnel) et évaluer les étudiants à la sortie de leur programme. «À l’UQAM, les tests d’en-

trées et les cours de rattrapage coûtent déjà très chers, affirme-t-elle. Au plan institutionnel, ce serait se leurrer de dire qu’en plus on va tester les étudiants à la sortie. Pour cela, il faudrait travailler de concert avec les commissions scolaires, qui possèdent déjà un test écrit. Nous pourrions les aider dans cette démarche.»

Il faudrait également élargir le débat aux compétences attendues de la part des enseignants déjà en poste. «Auparavant, les directions d’école évaluaient systématiquement les nouveaux enseignants, ce qui menait à l’obtention du permis d’enseignement. Avec le baccalauréat de quatre ans, ce n’est plus le cas», déplore Mme Lebrun. L’enseignant est roi et maître dans sa classe, pour le meilleur et pour le pire. «Nous devons leur faire prendre conscience que c’est important qu’ils écrivent bien, certes, mais qu’ils gagnent leur vie en parlant, ajoute-t-elle. Au primaire et au secondaire, ils interagissent respectivement avec environ 30 et 150 élèves par année. Les impacts sont énormes sur les générations futures.»

Mme Lebrun et ses collègues tenteront de faire connaître leur recherche au cours des prochains mois, notamment auprès des commissions scolaires et des divers ordres professionnels liés au monde de l’éducation ●

SUR INTERNET

www.oqlf.gouv.qc.ca
dans la section **Suivi linguistique**

Volcans et gelati, un mélange détonant!

Dominique Forget

Quand le volcan du mont St-Helens s’est réveillé, à l’automne 2004, les sismologues américains n’ont pas été les seuls à se retrouver sur le pied d’alerte. Hélène Gaonac’h, chercheuse au Centre de recherche en géochimie et géodynamique (GÉOTOP), a aussi été interpellée. «Le téléphone sonnait à toute heure de la journée, raconte-t-elle. Les médias cherchaient tous à interviewer un expert qui pourrait commenter la situation, d’heure en heure. J’ai finalement accepté de signer un contrat d’exclusivité avec Radio-Canada et RDI, autrement, je ne m’en serais jamais sortie.»

Il faut savoir que le Québec ne compte que trois experts en volcanologie. De plus, madame Gaonac’h est particulièrement reconnue pour ses talents de vulgarisatrice. Depuis cinq ans en effet, elle multiplie les interventions auprès des jeunes en participant notamment au programme des *Innovateurs à l’école* de la Société pour la promotion de la science et de la technologie, où des scientifiques visitent les salles de classe pour partager leur passion avec les élèves.

En 2002, elle est allée encore plus loin en créant le personnage de Vicki Volca, une rouquine d’une douzaine d’années qui habite Montréal, mais qui suit aussi sa mère volcanologue aux quatre coins du monde, à la découverte de volcans. Vicki a son



Photo : Nathalie St-Pierre

Hélène Gaonac’h, chercheuse au Centre de recherche en géochimie et géodynamique (GÉOTOP).

propre site Internet où elle consigne toutes ses observations terrain. «L’idée de créer Vicki m’est venue en réalisant qu’il n’y avait pas beaucoup d’information en français sur les volcans, raconte Hélène Gaonac’h. Il y a beaucoup de beaux livres qui donnent de l’information de base, mais lorsqu’une éruption se produit, on ne nous explique jamais pourquoi. Les médias se

restreignent à montrer le spectacle et les dégâts.»

Vicki Volka, le livre

Chaque mois, les chroniques volcaniques de Vicki Volka sont mises à jour par Hélène Gaonac’h avec quelques informations tirées des actualités. Le concept a quelque peu évolué depuis ses débuts. D’abord,

une nouvelle illustratrice, Emmanuelle Gagnon-Boissonneault, a été embauchée pour signer les images. Ensuite, des jeux sont venus agrémenter le site Internet. Enfin, au dernier salon du livre, Vicki Volka a quitté le cyberspace pour rejoindre l’univers des livres de fiction. Publié aux éditions

Suite en page 5 ►

Basketball

Mireille tire sa révérence

Pierre-Etienne Caza

Le 24 février prochain, l’équipe féminine de basketball de l’UQAM recevra les Martlets de l’Université McGill. Parions que l’annonceur du Centre sportif insistera davantage sur le «Miiiiiiiiii Karangwa» qui ponctue habituellement l’entrée de la numéro 6 sur la surface de jeu. Ce soir-là, la meilleure joueuse des Citadins foulera le terrain pour son dernier match à domicile.

Il s’agit, en effet, de la dernière saison de Mireille Karangwa, le règlement ne permettant pas de jouer plus de cinq ans sur le circuit universitaire. Mireille aura porté les couleurs de l’Université Laval durant trois saisons, avant de joindre les rangs des Citadins en 2004-2005. «J’ai quitté Québec pour des raisons académiques, affirme-t-elle. J’ai étudié en sociologie et en psychologie, mais rien ne m’intéressait vraiment, je tournais un peu en rond. Et puis j’ai eu le goût d’amorcer un baccalauréat d’intervention en activité physique à l’UQAM, ce qui me permettait de revenir à Montréal, où j’ai grandi.»

Ses racines africaines

Mireille est née en plein cœur du continent africain, à Bujumbura, capitale du Burundi. Elle avait huit ans lorsque ses parents, d’origine rwandaise, ont décidé de venir s’installer à Montréal. «Ils voulaient que nous puissions grandir dans un environnement stimulant», dit-elle, en précisant qu’à son arrivée au Québec, elle ne parlait pas un mot de français, pourtant la deuxième langue officielle de son pays natal. «On ne l’apprend qu’à la fin du primaire, explique-t-elle, alors je ne parlais que le kirundi, l’autre langue officielle.»

D’abord placée en classe d’accueil, Mireille apprend rapidement le français et intègre ensuite les classes régulières. Elle débute le basketball lors de sa première année à l’école secondaire Antoine-de-Saint-Exupéry, à Saint-Léonard. «Je n’étais pas très bonne, mais je possédais quelques aptitudes... que j’ai su développer», se rappelle-t-elle en riant. On connaît la suite.

Son sport favori lui aura permis de retourner en Afrique pour la première fois lors des Jeux de la Francophonie, qui se déroulaient au Niger en décembre dernier. «Pour les autres filles de l’équipe, il s’agissait d’un choc culturel, mais pas pour moi, raconte-t-elle. C’est difficile à expliquer, mais disons que je m’y suis sentie immédiatement à l’aise avec les gens et avec le *beat*, ce rapport au temps qui me pose problème ici, alors que là-bas rien ne presse.» Elle n’a toutefois pas eu la chance de rendre visite à son père, qui vit aujourd’hui au Rwanda, mais compte le faire au cours des prochaines années.

► VOLCANS – Suite de la page 4

MultiMondes, le premier bouquin d’Hélène Gaonac’h a pour titre *Volcans et crème glacée à l’italienne, s’il vous plaît!*

Dans cette première aventure destinée aux enfants de huit ans et plus, Vicki accompagne sa mère dans un voyage d’observation des volcans Stromboli, en Italie, et Kilauea, à Hawaï. Elle se rend aussi en Nouvelle-Zélande où sa mère doit prononcer une conférence dans le cadre d’un congrès scientifique international. Son inséparable comparse, Anaky Ash, fils d’un volcanologue californien, la suit de mésaventures en péripéties : piratage informatique, vol d’équipement et autres rebondissements.

«Je superpose un peu les genres avec ce livre, explique l’auteure. C’est de la fiction, mais c’est également du documentaire. Les informations scientifiques sont livrées tout au long de

Parmi les meilleures

Sa première année avec les Citadins n’a pas été facile. L’équipe, qui en était à sa deuxième année d’existence, n’a récolté que deux maigres victoires et subi 14 revers, étant ainsi exclue des séries d’après saison. Malgré l’humiliation des défaites, Mireille en conserve un bon souvenir. «Je me rappelle surtout d’un groupe de filles motivées qui travaillaient fort pour améliorer leurs performances et développer un esprit d’équipe.» Les efforts consentis l’an dernier semblent porter fruit cette saison, puisque les Citadins occupent présentement le quatrième rang du classement, ce qui leur assurera vraisemblablement une place dans les séries éliminatoires.

Mireille estime qu’une participation aux championnats canadiens constituerait une fin de carrière extraordinaire pour elle, d’autant plus que la route vers ceux-ci passera peut-être par Québec, pour croiser le fer avec le Rouge et Or, son ancienne équipe. «J’aimerais les affronter, parce que j’ai l’impression que cette équipe me perçoit encore comme une joueu-

se plutôt ordinaire. Il faut dire qu’à l’époque où je jouais avec elles, je n’avais pas le même impact qu’aujourd’hui.»

Cet impact, les autres équipes en sont conscientes. Lors du match du 28 janvier, remporté 64-58 contre les Lady Stingers de l’Université Concordia, Mireille faisait l’objet d’une étroite couverture défensive de la part de deux et même parfois trois joueuses. Cela ne l’a visiblement pas importunée, puisqu’elle a inscrit 17 points! «L’an dernier, j’avais des hauts et des bas, j’éprouvais beaucoup de difficultés à m’ajuster. Cette année, lorsque la défensive adverse me couvre de très près, je n’ai qu’à distribuer la balle à mes coéquipières», précise-t-elle, en ajoutant que l’équipe regorge de joueuses talentueuses.

Joueuse d’équipe avant tout, elle concède tout de même être à son meilleur cette année. En plus de sa moyenne de 15,20 points par match, ce qui lui permet de flirter avec le premier rang des pointeurs de la division québécoise de la Ligue interuniversitaire canadienne, elle a été élue athlète de la semaine à l’UQAM (24 janvier), ainsi qu’athlète de la semaine au Québec (16 janvier) par la Fédération québécoise de sport étudiant (FQSE). Elle avait également récolté ces honneurs l’an dernier, en plus d’être sélectionnée sur la première équipe d’étoiles.

La vie après le basket

Mireille n’est pas effrayée par la fin de sa carrière en basketball universitaire, puisqu’elle souhaite tenter sa chance dans les ligues professionnelles d’Europe, dès la fin de ses études, en avril 2007. Si ce projet ne fonctionne pas, elle n’en sera pas découragée pour autant. «Je me suis toujours vue comme une enseignante et une maman», dit-elle en riant.

Il est vrai que l’enseignement de l’activité physique lui plaît déjà beaucoup. À la fin du mois de février, elle effectuera son dernier stage dans une école secondaire. Jusqu’à maintenant, ses expériences ont été concluantes, même lorsqu’elle a dû enseigner dans



Photo : Nathalie St-Pierre

Mireille Karangwa, centre pour les Citadins de l’UQAM et étudiante au baccalauréat d’intervention en activité physique.

des écoles jugées plus difficiles. «Au primaire, les cours d’éducation physique sont le meilleur moment de la journée pour plusieurs. Au secondaire, c’est plus difficile de motiver les élèves, mais j’aime ce genre de défi», confie-t-elle.

Tout comme elle a adoré agir à titre d’entraîneuse de l’équipe féminine

de basketball de deuxième secondaire du Collège Jean-Eudes, en 2003. «J’adore *coacher*, parce que le sport est un bel exemple de discipline, et il permet à plusieurs de demeurer à l’école. C’est une source de motivation pour les élèves.» Une source de motivation qui l’a bien servie, elle est la première à le reconnaître ●

NOMINATION

Nouvelle directrice à l’École de langues



Photo : Nathalie St-Pierre

Madame Gladys Benudiz a été nommée directrice de l’École de langues pour un mandat se terminant le 31 mai 2008. Détentrice d’un baccalauréat (1972) et d’une maîtrise (1974) en études littéraires de l’Université de Californie à Los Angeles (UCLA), puis d’un certificat en sciences de l’éducation de l’UQAM (1978), madame Benudiz a enseigné le français langue seconde au secondaire, au collégial et à l’université.

Chargée de cours à l’UQAM depuis 1991, elle y a obtenu un poste de maître de langue en 1999, année où elle a participé à la mise sur pied du projet-pilote avec le ministère de l’Immigration et des Communautés culturelles, visant à favoriser l’apprentissage du français chez les nouveaux arrivants. Elle a été responsable de ce programme jusqu’en 2001, et du certificat en français écrit pour non-francophones de 1997 à 2003, avant d’être nommée directrice-adjointe de l’École, poste qu’elle occupait jusqu’en décembre dernier.

Par ailleurs, la convention collective des maîtres de langue (SPUQ-UQAM) a été prolongée d’une année, soit jusqu’au 31 mai 2008. Quelques modifications y ont été apportées, notamment concernant la tâche et le dégrèvement d’enseignement, l’octroi de nouveaux postes, ainsi qu’une augmentation salariale de 2 % pour l’année de prolongation de la convention (2007-2008).

SUR INTERNET
www.vickivolka.uqam.ca/

L'éducation, clé du succès en santé publique

Claude Gauvreau

Son expertise et son implication dans le domaine de la prévention du VIH au sein de la communauté gaie à Montréal ont inspiré la stratégie québécoise de lutte contre le sida et lui ont valu la reconnaissance du milieu. Professeure au Département de sexologie et membre de l'Institut Santé et société de l'UQAM, Joanne Otis a participé, au cours des 15 dernières années, à la mise sur pied et à l'évaluation de divers programmes de promotion et de prévention en matière de santé sexuelle.

Aujourd'hui, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en éducation à la santé, elle entend élargir son champ d'intervention auprès de groupes vulnérables en milieu scolaire, communautaire et clinique : adolescents provenant d'un milieu défavorisé, femmes victimes de violence, personnes atteintes du sida, etc.

Joanne Otis a œuvré en milieu scolaire pendant une dizaine d'années comme enseignante avant d'obtenir une maîtrise et un doctorat en santé publique. «Il faut donner aux gens les outils pour qu'ils décident par eux-mêmes de ce qui est bon pour leur bien-être, sans leur imposer une ligne de conduite», dit-elle.

Miser sur les partenariats

La Chaire est présentement engagée dans un projet communautaire visant à améliorer la santé sexuelle des jeunes Cris de la Baie James qui vivent dans un environnement marqué par les problèmes d'alcool, de toxicomanie, de violence conjugale et un taux de suicide particulièrement



Photo : Nathalie St-Pierre

Joanne Otis, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en éducation à la santé.

élevé. «Le défi consiste à amener les jeunes à mieux se protéger contre les infections transmises sexuellement (ITS) ou le VIH, même s'ils ont du mal à se projeter dans l'avenir. Pour ce faire, nous travaillons à appuyer et à encadrer les actions de nos partenaires : parents, enseignants et décideurs du Conseil de bande», explique Mme Otis.

Un autre projet de formation se dessine à Madagascar autour du problème du dépistage du sida. «Là-bas, ce sont les femmes et les populations rurales qui sont le plus affectées par le VIH. L'objectif est de renforcer localement les capacités d'intervention des médecins, des travailleurs sociaux et des éducateurs en leur transmettant des habiletés particulières.»

Outre des études en cours portant sur l'amélioration de la qualité de vie des personnes porteuses du VIH, la Chaire entend également intervenir auprès de femmes victimes de violence pour les aider à vivre leur sexualité de manière satisfaisante, une dimension qui a été peu étudiée jusqu'à maintenant, souligne Mme Otis. «Une fois qu'elles ont réussi à sortir du cycle de la violence, les femmes ont besoin d'un appui particulier pour réapprendre à entrer en relation avec un nouveau partenaire et à vivre des rapports sexuels égaux.»

Formation par les pairs

Joanne Otis craint que l'éducation à la santé en milieu scolaire ne soit noyée dans la formation générale des jeunes alors qu'elle devrait occuper une place spécifique dans le cadre des réformes en cours. «L'éducation à la santé à l'école inclut non seulement la sexualité mais aussi

la forme physique, les problèmes d'obésité et de santé mentale, précise-t-elle. Plus on intervient tôt auprès des jeunes, au primaire et durant les premières années du secondaire, plus l'impact sera grand. Tout dépend de la volonté des enseignants et des directions des écoles de mettre en place un projet éducatif en matière de santé.»

La chercheuse croit beaucoup en l'efficacité de la formation par les pairs, un modèle d'intervention fondé sur la crédibilité et les liens de confiance, ayant déjà produit des résultats positifs. «À titre d'exemple, des jeunes de 4^e secondaire, après avoir reçu une formation intensive, ont conçu et organisé des activités éducatives destinées à des élèves de 1^{re} secondaire portant sur les premières relations sexuelles et l'utilisation du condom. L'expérience a été concluante tant pour les élèves que pour les formateurs et le modèle pourrait être appliqué dans d'autres contextes affectant la santé.»

Pour Joanne Otis, l'approche traditionnelle en santé publique, héritée du behaviorisme, se limite trop souvent à encourager ou à prescrire l'adoption de comportements sains à une échelle individuelle. «Mon équipe et moi nous inspirons de théories et de modèles éprouvés en sciences de l'éducation, qui mettent l'accent sur les processus d'enseignement et d'apprentissage dans le but d'aider les gens à exercer un contrôle sur leur vie et à s'engager dans la transformation de leur environnement, s'il nuit à leur santé. Les interventions éducatives que nous privilégions s'effectuent tant auprès d'individus que de groupes ou de communautés», souligne la chercheuse.

Son travail s'inscrit précisément dans le champ de l'écologie sociale qui tient compte des facteurs socio-culturels et économiques de la santé, ainsi que des approches environnementales et comportementales.

Rattachée à la Faculté des sciences de l'éducation, la chaire peut et doit jouer un rôle de leadership, sur le plan de la réflexion comme sur celui de l'intervention, affirme Mme Otis. «Mais elle ne pourra le faire sans la collaboration et l'expertise des organismes sur le terrain», conclut-elle ●

Les aliments santé



Photo : Nathalie St-Pierre

Le biochimiste et auteur à succès de l'UQAM, le professeur Richard Béliveau, a fait salle comble au Grand amphithéâtre du pavillon Sherbrooke,

le jour de la Saint-Valentin. Sa conférence, intitulée «Les aliments contre le cancer» a rappelé les grandes principes développés dans l'ouvrage du même

nom qu'il a publié l'an dernier.

C'est le Comité synergie intergroupes de l'UQAM qui a proposé la tenue de cette activité.

Félicitations Anouk!

La patineuse de courte piste Anouk Leblanc-Boucher, étudiante au certificat en écologie, a remporté une médaille de bronze dans l'épreuve du 500 m, disputée à Turin le 15 février dernier. La Chinoise Meng Wang a remporté l'or, tandis que l'argent est allé à la Bulgare Evgenia Radanova.

Partant du couloir extérieur, la position la plus désavantageuse pour ce genre d'épreuve explosive, Anouk s'est retrouvée coincée derrière les trois autres concurrentes en début de course. Elle a dû tenter le tout pour le tout lors du dernier tour, dépassant la Chinoise Tianyu Fu pour s'emparer du troisième rang. Mais rien n'était gagné

et elle a dû s'accrocher jusqu'à la ligne d'arrivée, faisant glisser sa lame devant celle de Fu pour s'assurer d'une place sur le podium.

Anouk a savouré sa première médaille olympique sous le regard ému de ses parents, présents à Turin, et de son entraîneur Guy Thibault, qui a louangé sa ténacité et déclaré à *La Presse* : «C'est rare que je braille, mais là, Anouk m'a fait brailler.»

Anouk participait également au 1 500 m au moment d'aller sous presse (18 février), et fait partie de l'équipe du relais 3 000 m, dont la finale sera disputée le 22 février.

Les rituels académiques

Marie-Claude Bourdon

Contrairement à ce qu’on peut penser, le colloque n’est pas seulement un lieu d’échange de savoirs. «Au détour des ateliers et des présentations, il peut faire naître une sorte de communion et de vibration commune», affirme Gina Stoiciu. Rite saisonnier de la vie universitaire, le colloque est une sorte de représentation publique, théâtrale et cérémonielle, avec ses cérémonies d’ouverture et de fermeture, ses lieux, son langage d’initiés et ses règles d’interaction, observe la professeure du Département de communication sociale et publique. Son but : renforcer les liens entre les membres de la tribu. «Le colloque est un rituel positif, il célèbre la vie académique et en assure la continuité», dit Gina Stoiciu.

Le colloque n’est pas le seul événement de la vie académique à avoir une fonction rituelle, souligne la professeure. Le discours de la rentrée, l’assemblée départementale, le lancement de livre, la remise de prix et la collation des grades rythment les saisons de l’année universitaire. Comme les cérémonies religieuses qui marquent les grandes étapes de la vie, l’entretien d’embauche, la titularisation, la retraite et le doctorat honoris causa constituent autant de rites qui ponctuent la carrière académique. Chacun de ces événements s’organise selon des règles et des



Photo : Nathalie St-Pierre

Professeure au Département de communication sociale et publique, Gina Stoiciu s’intéresse aux rituels qui marquent la vie universitaire.

codes que les membres de la communauté universitaire sont appelés à connaître et à respecter. «À la limite, le cours de trois heures peut être conçu comme un rituel», dit Gina Stoiciu.

C’est au cours d’une assemblée départementale, alors qu’elle s’était mise à observer ses collègues au-

tour d’elle, leurs gestes, leurs attitudes et leur façon de s’adresser l’un à l’autre que la théâtralité de la scène l’avait frappée. «Je me rendais compte à quel point nous jouons des rôles et comment nous sommes amenés à entrer dans ces rôles, explique la professeure. Après cela, je me suis mise à penser à nos rencontres autrement,

sous l’angle du rite et de la mise en scène.»

Faire partie du club

Pourquoi cette théâtralité, cette mise en scène, tous ces rituels? «Dans *Le petit prince*, Saint-Exupéry écrit qu’il est important d’avoir des rituels dans la vie pour créer des habitudes, vivre ensemble, apaiser des angoisses et s’apprivoiser mutuellement, dit la professeure. Il s’agit d’une définition littéraire, mais la littérature savante dit à peu près la même chose.»

La première fonction du rituel académique, c’est la socialisation, la reproduction sociale, l’intégration à la communauté, entre autres par l’acquisition de marques permettant de distinguer ceux qui sont dedans de ceux qui sont dehors, explique Gina Stoiciu. «C’est une fonction très importante de reconnaissance sociale, qui permet de dire qu’“on fait partie du club”, d’où l’importance, dans le monde universitaire, des rituels entourant le mémoire ou la thèse de doctorat.»

Le syndrome de l’imposteur

La deuxième fonction est plus conviviale. C’est celle qui vise la communion des membres, le partage des angoisses et l’apprivoisement mutuel. «La quantité d’information à maîtriser est tellement grande aujourd’hui que beaucoup de professeurs souffrent du syndrome de l’imposteur, affirme Gina Stoiciu. Le fait

de pouvoir partager ses craintes et ses doutes entre collègues et de trouver des solutions collectives permet de maîtriser ses peurs.»

Aucune institution n’existe sans fêtes et cérémonies, observe la professeure. Avec une longue histoire derrière elle, l’institution universitaire a engendré des rites qui conservent aujourd’hui encore tout un décorum. Les toges bordées de satin et les toques qu’on arbore aux collations des grades et à la remise des doctorats honorifiques semblent sortis tout droit d’une autre époque. Mais l’effet du rite est puissant. «Même les étudiants, qui semblent complètement émancipés de toute formalité, adorent ça», souligne la professeure.

Dans son dernier livre, *Comment comprendre l’actualité. Communication et mise en scène* (Presses de l’Université du Québec), Gina Stoiciu applique cette perspective de la mise en scène et de la théâtralité non seulement aux rituels académiques, mais à toute une série d’autres domaines de la vie en société. De la chute du communisme au 11 septembre 2001, en passant par les funérailles de «Lady Di, princesse du peuple» et la guerre au Kosovo, ce livre, qui est en fait un recueil de textes dont certains ont déjà été publiés ailleurs, propose un tour d’horizon inédit de l’actualité des dernières décennies ●

Signature de la convention SCCUQ-UQAM



Photo : Nathalie St-Pierre

Le recteur de l’UQAM, M. Roch Denis, et le président du Syndicat des chargées et chargés de cours, M. Guy Dufresne signaient le 13 février dernier le renouvellement de la convention collective SCCUQ-UQAM, après une courte négociation qui a mené à un accord de principe

et à une ratification à 91 % par l’assemblée générale du syndicat, avant même que le contrat prenne fin le 31 décembre dernier. Il s’agit d’une entente de trois ans se terminant le 31 décembre 2008.

La nouvelle entente concrétise la reconnaissance du travail accompli

par les personnes chargées de cours au sein de l’Université; également, le nécessaire rattrapage salarial de ce groupe important d’enseignants, le seul du réseau universitaire à avoir une échelle salariale continue où la progression est fondée sur les diplômes et l’expérience.

PUBLICITÉ

Prix Grafika

l’UQAM, grande gagnante

À la 9^e remise des prix Grafika, qui se tenait le 9 février dernier, les étudiants et les diplômés de l’École de design de l’UQAM ont brillé à nouveau par des performances exceptionnelles. Au total, 38 grands prix ont été décernés à 21 entreprises par le jury présidé par Barbara Jacques, associée, création, de Feu sacré design believers. Plus de 330 agences de publicité, graphistes indépendants et studios de design ont participé au concours de cette année en soumettant 1 300 de leurs œuvres.

C’est le studio de design Atelier Chinotto fondé par Annie Lachapelle, en 2003, qui a obtenu le Grand Prix 2006 pour le «remarquable» travail de refonte graphique du magazine *Plaisirs de vivre*, publié six fois par année. Le jury a précisé que «son audace et sa recherche visuelle» avaient contribué à faire de *Plaisirs de vivre* «un magazine haut de gamme et de calibre international». Annie Lachapelle a obtenu son baccalauréat en design graphique de l’UQAM en 2002 et

ne cesse de cumuler les prix et honneurs depuis lors. Elle a obtenu récemment le contrat de refonte de la maquette graphique du magazine de l’Université du Québec à Montréal, le magazine *Inter-*, distribué aux diplômés et amis de l’UQAM. Annie Lachapelle a également été chargée de cours à l’École de design de l’UQAM.

Dans la catégorie «étudiants», les Uqamiens ont tout raflé. Le Grand prix a été attribué à Catherine Laporte dont plusieurs réalisations ont séduit le jury. Élise Eskinazi, Patricia Tremblay, Anne-Lise Kyling et Jonathan Lavoie ont aussi remporté des prix pour leur travail. Les professeurs Judith Poirier et Réjean Myette de l’École de design ont encadré les travaux de ces étudiants talentueux.

Par ailleurs, la professeure Lyne Lefebvre s’est illustrée de façon éclatante. Elle a recueilli trois récompenses. Dans la catégorie «cause humanitaire», elle a reçu le Grand prix pour une campagne de sensibilisation d’Amnistie internationale dénonçant le

sort fait aux jeunes filles soldats. Ses sacs sérigraphiés incitant à la réutilisation et son dépliant présentant le programme du colloque Modernité-Pérennité, organisé par l’École de design de l’UQAM, ont aussi été primés.

Enfin, Alexandre Renzo a remporté le Grand prix dans la catégorie «Programme d’identité visuelle événementielle» pour son travail de promotion de l’exposition des diplômés en design graphique de l’UQAM.

La grande majorité des autres gagnants étaient des ex-étudiants de l’UQAM, aujourd’hui professionnels.



L’Atelier Chinotto, gagnant du Grand Prix 2006.



Une idée d’Alexandre Renzo.

Objectif réussi!



Photo : Nathalie St-Pierre

Prix offerts en éducation

La Faculté des sciences de l’éducation offre quatre prix de 500 \$ chacun à ses étudiants du doctorat en éducation et à ceux de la maîtrise en éducation (profil recherche) et en kinanthropologie (profil recherche). Les prix visent à favoriser la participation à des congrès, colloques ou conférences scientifiques. Les candidats doivent être recommandés par leur directeur de mémoire ou de thèse et leur dossier soumis au plus tard le 1^{er} mars prochain.

Trois autres prix d’excellence de 1 000 \$ chacun sont aussi offerts pour la poursuite des études de maîtrise en recherche. Les étudiants devront être

inscrits en dernière année de l’un des programmes de baccalauréat de la faculté, avoir complété (ou être sur le point de le faire) leur programme au cours de l’année universitaire pendant laquelle leur candidature est soumise, être admis à un programme de maîtrise (profil recherche) durant l’année qui suit l’obtention du baccalauréat et être inscrit à la maîtrise à la session d’automne suivant l’obtention du prix. Les dossiers devront être remis au plus tard le 31 mars prochain.

SUR INTERNET

www.fse.uqam.ca

Pourquoi les asthmatiques se soignent-ils mal ?

Dominique Forget

Le jeudi 26 janvier dernier, trois jours après avoir été élu premier ministre du Canada, Stephen Harper était admis d’urgence à l’hôpital pour une crise d’asthme. Kim Lavoie, jeune recrue du Département de psychologie de l’UQAM, admet en riant qu’elle s’est presque réjouie en apprenant la nouvelle. Non pas à cause de ses idéaux politiques, mais plutôt parce qu’elle aimerait bien voir le gouvernement injecter plus de fonds dans la recherche sur ce trouble respiratoire. «Au pays, on estime que l’asthme est mal, ou pas du tout contrôlé chez plus de 50 % des personnes atteintes», fait-elle valoir. De toute évidence, monsieur Harper fait partie du lot.

Selon la professeure, il n’y a pratiquement aucune raison pour un asthmatique de se retrouver en proie à une crise sévère. «Les médicaments dont on dispose aujourd’hui sont très efficaces, explique-t-elle. Si on les prend assidûment, on peut très bien contrôler ses symptômes.» Seulement voilà, la très grande majorité des patients négligent de prendre leur médication, en partie parce qu’ils sont trop efficaces. En effet, les asthmatiques qui inhalent quotidiennement leur dose de corticostéroïdes deviennent souvent asymptomatiques. À tort, ils se croient guéris et cessent leur traitement.

D’autres négligent de modifier leur environnement, tel que recommandé par leur médecin. «On voit bien des patients qui omettent de débarrasser

leur entourage de tapis, rideaux, fumée ou animaux de compagnie», poursuit la chercheuse qui a elle-même souvent souffert de crises dans sa jeunesse, avant de se conformer à un plan de traitement.

Asthme et santé mentale

Dans son laboratoire situé au centre de recherche de l’Hôpital du Sacré-Cœur de Montréal, Kim Lavoie tente de comprendre pourquoi autant de patients ignorent les recommandations de leurs médecins. Selon elle, une des raisons serait liée à la haute prévalence de stress ou de troubles de santé mentale chez les asthmatiques.

Dans une étude publiée en 2005 dans la revue *Respiratory Medicine*, Kim Lavoie a montré qu’au sein de la population asthmatique adulte, la prévalence de la dépression majeure s’élèverait à 15 %, presque deux fois plus que dans la population en général. En outre, 12 % des asthmatiques évalués par son laboratoire souffraient du trouble panique, soit quatre fois plus que la normale. «Les personnes qui souffrent de ces maux sont souvent moins fidèles à leurs plans de traitement», fait-elle remarquer.

Même une personne simplement stressée serait touchée, d’après la chercheuse. «On pense que les gens stressés ont plus tendance à oublier de prendre leurs médicaments que la moyenne des gens. Ceci les rend particulièrement à risque. En effet, le simple fait de vivre un épisode de stress peut suffire à déclencher une

crise, à cause de l’augmentation de la pression artérielle et du taux respiratoire. C’est probablement ce qui est arrivé à monsieur Harper. Un stress positif comme une victoire a les mêmes effets physiologiques qu’un stress négatif.»

Sensibiliser les médecins

Kim Lavoie déplore que les médecins de première ligne ne soient pas sensibilisés aux incidences que le stress, la dépression ou l’anxiété peuvent avoir chez les asthmatiques. C’est pour les conscientiser qu’elle publie systématiquement les résultats de ses recherches dans les revues médicales et non dans les revues de psychologie. «Lorsqu’un médecin détecte un trouble d’hypertension chez un patient qui consulte pour l’asthme, par exemple, il le réfère généralement en cardiologie. Mais lorsqu’il constate que son patient est stressé ou déprimé, très souvent, il ne fait rien. Je veux montrer aux médecins que cette négligence entraîne des conséquences bien réelles.»

Outre l’augmentation des crises d’asthme, le stress et les problèmes de santé mentale peuvent exacerber d’autres troubles de santé chez les patients qui souffrent de maladies cardiovasculaires, par exemple, un autre sujet qui intéresse Kim Lavoie, qui poursuit aussi des recherches à l’Institut de cardiologie de Montréal. «Je partage mon temps entre l’UQAM, Sacré-Cœur et l’Institut, explique-t-elle. Je fais aussi une journée de cli-



Photo : Nathalie St-Pierre

Kim Lavoie, professeure au Département de psychologie.

nique par semaine.»

La jeune chercheuse, qui occupe un poste de professeure à l’UQAM depuis juin dernier, est également sollicitée pour prendre part à divers congrès médicaux internationaux. Cet hiver, les Instituts de recherche en santé du

Canada lui ont aussi demandé de participer au processus d’évaluation externe de leur programme. Elle ne craint pas pour autant de devenir la prochaine victime du stress et de l’asthme. «Je suis fidèlement mon plan de traitement», souligne-t-elle ●

Livres rares : trésors du XVI^e siècle

Marie-Claude Bourdon

À l’époque de la Renaissance, les nombreux éditeurs de Paris, de Lyon, de Genève et d’Anvers ont contribué d’une façon importante au rayonnement des idées humanistes à travers l’Europe. Quelques-uns de leurs ouvrages ont traversé l’Atlantique et font partie de la collection des livres rares de l’UQAM. Sur les quelque 120 ouvrages du XVI^e siècle que compte la collection, une trentaine sont en ce moment présentés dans le cadre d’une exposition intitulée *L’Humanisme et les imprimeurs français au XVI^e siècle*.

Des auteurs anciens tels qu’Hérodote, Platon et Cicéron, des dictionnaires, des livres d’histoire et plusieurs livres d’heures, des livres de prières très populaires à l’époque, sont regroupés dans cette exposition. Ornés de lettrines et de miniatures superbes, les ouvrages sont pour la plupart publiés en latin, mais quelques-uns se présentent en double version grecque et latine. Un seul ouvrage en français, le *Champ fleury* de Geoffroy Tory, édité en 1529, offre un bel exemple de l’imaginaire humaniste et de l’art du livre de l’époque.

Selon Brenda Dunn-Lardeau, professeure au Département d’études littéraires, il s’agit de l’une des pièces les plus remarquables de l’exposition. «Dans ce livre, l’imprimeur Geoffroy Tory préconise l’utilisation de l’accent aigu et donne, à la fin, plusieurs exemples d’alphabets, explique-t-elle. C’est un ouvrage intéressant à la fois

du point de vue de la typographie et de l’histoire de la langue.» Merveilleusement enluminé, le *Livre d’heures de Pellegrin de Remicourt*, un autre des joyaux de l’exposition, date en fait du siècle précédent, soit de la fin du XV^e siècle. Il a été prêté par la Bibliothèque des arts. Enfin, il ne faut pas manquer le *Icones Historiarum Veteris Testamen-*

ti, une narration de l’Ancien Testament accompagnée de gravures d’après Holbein, un des grands maîtres de la Renaissance.

Cette exposition, dont le commissaire invité est Richard Virr, conservateur aux Livres rares de l’Université McGill, a été préparée avec la collaboration de Gilles Janson, respon-

sable des Livres rares de l’UQAM, de Cybèle Laforge, de l’École de bibliothéconomie et des sciences de l’information de l’Université de Montréal, et de Geneviève Proulx, doctorante en histoire à l’UQAM. Elle a été conçue à l’occasion de la tenue d’une journée d’études sur les livres des XV^e et XVI^e siècles organisée par Brenda Dunn-

Lardeau. Cette dernière se chargera de la publication des actes du colloque et du catalogue de l’exposition.

On peut visiter l’exposition à la salle des Livres rares, au WR-565, jusqu’au 2 mars ●

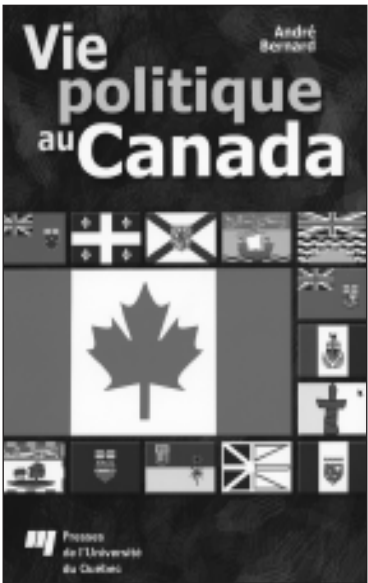


Photo : Nathalie St-Pierre

Dans l’ordre habituel, on reconnaît France Beauchamp, commis aux bibliothèques, Diane Polnick, directrice générale des Bibliothèques de l’UQAM, bibliothécaire responsable des Livres rares, Richard Virr, conservateur aux Livres rares de l’Université McGill et commissaire invité de l’exposition, la professeure Brenda Dunn-Lardeau, du Département d’études littéraires, et Geneviève Proulx, doctorante en histoire de l’art.

Ô Canada!

Des élections libres, pluralistes et fréquentes... on connaît, n'est-ce pas? Mais saviez-vous que dans le monde, «les pays qui ont une tradition démocratique ininterrompue aussi longue que celle du Canada se comptent sur les doigts de la main»? Que le deuxième plus vaste pays de la planète est l'un des quatre pays à avoir conservé depuis plus de 100 ans leur structure fédérale? Dans son ouvrage intitulé *Vie politique au Canada* (Presses de l'Université du Québec), André Bernard, professeur émérite du Département de science politique de l'UQAM, relève le pari d'offrir une vue d'ensemble pour mesurer l'importance de la vie politique au Canada.



L'ouvrage de 456 pages démontre en quoi et pourquoi la vie politique du Canada se distingue de celle des autres pays, en l'analysant sous toutes ses coutures : la diversité du pays, les jeux d'influence, les grands partis canadiens, les tiers partis et les partis provinciaux, les élections, la monarchie parlementaire, le fédéralisme, les relations intergouvernementales, tout y passe et bien plus, car chaque chapitre se termine par des suggestions de lectures pour approfondir les thématiques abordées.

Internet : nouvelles régulations, nouvelles solidarités

Depuis l'émergence d'Internet et de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler «la mondialisation de la communication», une quantité formidable d'ouvrages et de recherches sur le sujet ont été publiées. Peu se sont intéressées aux expériences à petite échelle, une lacune que cherche à combler l'ouvrage collectif *Internet, une utopie limitée*, publié aux Presses universitaires de Laval sous la direc-

tion de Serge Proulx, professeur de communication à l'UQAM et directeur du groupe de recherche sur les usages et cultures médiatiques, et de ses collègues français Françoise Massit-Folléa et de Bernard Conein.



L'ouvrage propose un regard croisé sur les nouvelles formes de solidarité et de régulation liées aux pratiques actuelles d'Internet. La première partie concerne le mouvement de l'informatique libre, qui prône une économie de l'entraide fondée sur la libre distribution des codes et la seconde porte sur les pratiques des jeunes adultes internautes. Enfin, les auteurs proposent une analyse des cadres et des mécanismes de régulation de ce nouveau dispositif de communication. Une interrogation sociologique et politique traverse l'ensemble de l'ouvrage : dans quelle mesure les pratiques de coopération en réseau par Internet ouvrent-elles de nouveaux espaces sociaux de solidarité?

Les méchants PPP

Avec son ouvrage intitulé *Tout doit disparaître. Partenariats public-privé et liquidation des services publics* (Lux Éditeur), Gaétan Breton, professeur au Département des sciences comptables, s'attaque au discours dominant sur ces «partenariats» qui ne proposent, somme toute, rien de neuf sous le soleil. «Mais la place qu'on veut leur conférer prend une ampleur sans précédent, créant un nouveau rapport entre les projets mis en œuvre et opérés sous la responsabilité de l'État et ceux sous le contrôle, direct ou indirect, de l'entreprise privée», explique-t-il.

La réduction de la taille de l'État au profit d'initiatives privées constitue un plus grand danger selon l'auteur, qui s'attarde à démontrer les obs-

tacles s'opposant à l'utilisation de la formule des PPP. Des théories sur lesquelles s'appuie les tenants de la privatisation, en passant par la sujétion des gouvernements à l'entreprise privée, Breton démontre que la formule des PPP ne fonctionne pas, en prenant à témoin des exemples concrets concernant la privatisation de l'eau au Canada, aux États-Unis et au Royaume-Uni. «Il va falloir se rendre à l'évidence que l'entreprise privée n'est pas là pour améliorer les services publics, écrit-il. Au contraire, son seul objectif est d'augmenter ses profits.»

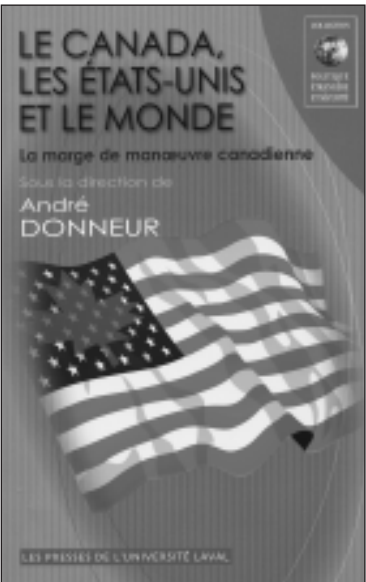


Collaborateur de la revue *À bâbord!*, Gaétan Breton s'implique dans les luttes écologistes et politiques. Il est l'auteur, notamment, de *Les mauvais coûts d'Hydro-Québec*, *Les Orphelins de Boucard*, *Tu me pompes l'eau!* : *halte à la privatisation* et *Faire payer les pauvres : éléments pour une fiscalité progressiste*.

Relations canado-américaines

Sur la scène internationale, le Canada agit souvent avec une originalité qui déconcerte ceux qui s'attendent à ce qu'il s'aligne automatiquement sur la politique américaine. Ce fut le cas dans les dossiers de la guerre en Irak, du bouclier anti-missiles et de la Cour pénale internationale. Ces positions originales découlent de causes multiples que tente d'expliquer l'ouvrage intitulé *Le Canada, les États-Unis et le monde*, publié sous la direction du professeur de science politique André Donneur.

Divers auteurs y montrent que le Canada s'inspire de différents modèles de conduite dans ses relations avec les États-Unis et en matière de politique extérieure. Le modèle continentaliste privilégie sans condition les rapports avec les Américains, tandis



que les modèles souverainiste et multilatéraliste prônent la souveraineté du Canada et assujettissent les relations avec notre puissant voisin au respect des normes internationales. Dans la réalité, le Canada applique des modèles mixtes, dont le plus fréquent est celui combinant le multilatéralisme avec un intégrationnisme de convenance, soit des accords sélectifs avec les États-Unis. Paru aux Presses de l'Université Laval.

Paternité et filiation

«Qu'est-ce qu'une année dans la vie d'un homme? Comment la distingue-t-on d'une autre dans la brume des mémoires personnelles? En 2004, j'y étais pour toi qui allais naître, mon amour. Un homme de quarante-trois ans attend une enfant-fille dans le tissu ordinaire de sa vie brouillonne, au bout du petit corridor de toutes ses désillusions.»



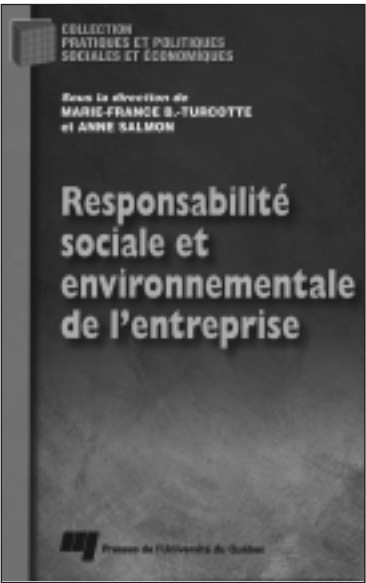
Ces phrases sont extraites du dernier ouvrage de Christian Saint-Germain, professeur au Département de philosophie, intitulé *Éthique à Giroflée. Paternité et filiation*. Difficile de dire si ce livre, écrit au je, est un

essai littéraire ou philosophique. Un peu les deux sans doute. L'auteur lui-même le définit comme un «carnet de paternité».

Les philosophes ont peu écrit sur la paternité, écrit Christian Saint-Germain. «Les hommes n'ont aucune imagination pour le bonheur d'être parent et peu d'entre eux se disposent dans leur jeunesse à devenir père, ajoute-t-il. Ils veulent *des* enfants un jour, mais cela n'entre pas vraiment dans le plan de carrière de l'homme sérieux (...).» Un essai à méditer, paru aux éditions Nota Bene.

Entreprises responsables

Mises à pied massives, pollution industrielle, attaques à la diversité culturelle... La liste des doléances à l'endroit des grandes entreprises ne cesse de s'alourdir. Pour y faire face, le concept de la responsabilité sociale et environnementale de l'entreprise (RSE) est devenu incontournable, autant pour les gestionnaires qui doivent l'appliquer que pour la société civile et les syndicats qui le revendiquent. Cependant, la notion de RSE ne fait l'unanimité et sa mise en pratique demeure difficile.



Pour faire le tour de la question, Marie-France B.-Turcotte, professeure au Département de stratégie des affaires de l'École des sciences de la gestion, et Anne Salmon, maître de conférences associée à l'Université de Caen, ont publié un ouvrage où une douzaine d'experts québécois et français font le point sur leurs recherches et constats. Publié aux Presses de l'Université du Québec.

LUNDI 20 FÉVRIER

CINBIOSE (Centre de recherche interdisciplinaire sur la biologie, la santé, la société et l'environnement) et le Département des sciences juridiques

Colloque : «Conséquences thérapeutiques et anti-thérapeutiques de certains régimes d'indemnisation : programmes actuels et modèles alternatifs», de 8h30 à 17h.
Hôtel Gouverneurs Place Dupuis, 1415, rue Saint-Hubert, Montréal.
Renseignements :
Louise Viau
987-3000, poste 1080
viau.louise@uqam.ca
www.juris.uqam.ca

CEPES et Chaire de recherche du Canada en politiques étrangère et de défense canadiennes

Conférence-midi : «Canada-US Relations Under a New Government : Change or Continuity?», de 12h30 à 14h.
Conférencier : Jon Allen, ministre à l'Ambassade du Canada à Washington, section politique.
Pavillon Athanase-David, salle D-R200.
Renseignements :
Mélanie Pouliot
987-3000, poste 8929
cepes@uqam.ca
www.er.uqam.ca/nobel/cepes/

Département de psychologie

Conférence : «Les destins de la pulsion de mort», de 19h à 21h.
Animatrice : Louise Grenier, chargée de cours, psychologie et psychanalyste.
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-2705.
Renseignements :
Louise Grenier
987-3000, poste 4184
grenier.louise@uqam.ca

MARDI 21 FÉVRIER

CELAT-UQAM (Centre interuniversitaire sur les lettres, les arts et les traditions)

Conférence : «Littérature amérindienne du Québec : la diversité dans la similitude», de 12h30 à 14h.
Conférencier : Maurizio Gatti, stagiaire postdoctoral en études littéraires, UQAM.
279, Sainte-Catherine Est, salle DC-2300.
Renseignements :
Caroline Désy
987-3000, poste 1664
desy.caroline@uqam.ca

CERB (Centre d'Études et de recherche sur le Brésil)

Projection du film *Mangue jaune*, de 12h30 à 14h, présenté dans le cadre des Midis Brésil «brunché» (v.o avec sous-titres anglais), suivie d'une discussion sur le thème : cultures de banlieue sous le soleil des tropiques.
Animateur : Milton do Prado.
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-1916.
Renseignements :
Anne-Louise Fortin
987-3000, poste 8207
brasil@uqam.ca
www.unites.uqam.ca/bresil

IREF (Institut de recherches et d'études féministes)

Table ronde : «Égalité et différences : un rapport à construire», de 18h à

21h.
Nombreuses participantes.
Pavillon Athanase-David, salle D-R200.
Renseignements :
Céline O'Dowd
987-3000, poste 6587
iref@uqam.ca
www.iref.uqam.ca

MERCREDI 22 FÉVRIER
CELAT-UQAM

Conférence : «Reconstruire sa communauté : témoignages et gestion de la catastrophe au lendemain des ouragans Katrina et Rita», de 12h30 à 14h.
Conférencière : Sara Le Menestrel, ethnologue et chercheure, Centre d'études nord-américaines, École des hautes études en sciences sociales, Paris.
279 Sainte-Catherine Est, salle DC-2300.
Renseignements :
Caroline Désy
987-3000, poste 1664
desy.caroline@uqam.ca

TÉLUQ

Conférence : «La télévision publique : essentielle et irremplaçable», de 19h à 20h30.
Conférencière : Paule Beaugrand-Champagne, éditrice au magazine *L'Actualité*.
TÉLUQ, salle SU-1550.
Renseignements :
Denis Gilbert
1-800-463-4728, poste 5282
dgilbert@teluq.quebec.ca
www.toile.coop/pbchampagne/

JEUDI 23 FÉVRIER

UQAM Générations

Conférence : «La Callas et la renaissance du bel canto au XX^e siècle», de 13h30 à 15h30.
Conférencier : Benoît Vaillancourt.
Pavillon Maisonneuve, salle B-R200.
Renseignements :
Chantal Lebeau
987-3000, poste 7784
lebeau.chantal@uqam.ca
www.generations.uqam.ca

Faculté des sciences humaines

Conférence : «Le gouvernement des juges : mode d'emploi?», de 17h30 à 19h30, première série des grandes conférences de la Chaire UNESCO d'étude des fondements philosophiques de la justice et de la société démocratique.
Conférencier : Michel Troper, professeur, Université Paris X - Nanterre, directeur du Centre de théorie et analyse du droit.
Pavillon des Sciences de la gestion, salle R-M110.
Renseignements :
Céline Séguin
987-3000, poste 2638
seguin.celine@uqam.ca

IEIM (Institut d'études internationales de Montréal)

Table Ronde : «Plus de richesse - Plus de pauvreté?», de 18h30 à 20h30.
Nombreux participants.
Pavillon Sherbrooke, Amphithéâtre (SH-2800).
Renseignements :
Domynyck Therrien
987-3667
therrien.dominique@uqam.ca
www.ieim.uqam.ca

Le Capteur de rêves

Projection Fébriloscope : *Cité de Dieu*, drame de Fernando Meirelles, Brésil, 2003- 130 min. (s.t.f.), à 21h15, précédé du court métrage *L'or bleu* de Frédéric Nassit et Maxime Robert-Lachaine, Maestro Pictures, 2005, 7min. 20 sec.
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-R520.
Renseignements :
987-3000, poste 7889
febriloscope@capteurdereves.org
www.capteurdereves.org

VENDREDI 24 FÉVRIER

GRAVE-ARDEC (Groupe de recherche et d'action sur la victimisation des enfants - Alliance de recherche pour le développement des enfants)

Conférence : «L'impact de la pauvreté chez les jeunes et leur famille», de 9h30 à 12h.
Conférencière : Vivian Labrie, responsable du Collectif pour un Québec sans pauvreté; François Labbé, agent de recherche et de liaison du Regroupement des Auberges du coeur du Québec.
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-R510.
Renseignements :
Catherine Adam
987-3000, poste 4748
adam.catherine@uqam.ca
www.graveardec.uqam.ca/

CIRST (Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie)

Conférence : «Aux limites du modèle de la cognition distribuée. L'écoute distribuée des appels téléphoniques et des courriels dans une association d'aide téléphonique aux suicidaires», de 12h30 à 14h.
Conférencier : Christian Licoppe, École nationale supérieure des télécommunications, Paris.
Pavillon Thérèse-Casgrain, salle W-3235.
Renseignements :
Marie-Andrée Desgagnés
987-4018
cirst@uqam.ca
www.cirst.uqam.ca

Galerie de l'UQAM

Exposition : «Raphaëlle de Groot», jusqu'au 1^{er} avril, du mardi au samedi de 12h à 18h.
Commissaire : Louise Déry.
Pavillon Hubert-Aquin, salle J-R120.
Renseignements :
987-8421
galerie@uqam.ca
www.galerie.uqam.ca

MARDI 28 FÉVRIER

Service de formation continue

Conférence : «Troubles sociaux dans les banlieues des villes françaises : fatalité ou crise prévisible?», de 12h45 à 14h.
Conférencier : Nabil Malek,

professeur de langue et civilisation arabe, Université de Caën.
École des sciences de la gestion, salle RM-110.
Renseignements :
987-3000, poste 4068
formation@uqam.ca
www.formation.uqam.ca

UQAM Générations

Café-débats 50 + : «L'esprit des drogues. Le bonheur est-il une hallucination? Drogue : dépendance ou performance?», de 13h30 à 15h.
Conférencier : Jacques Sénécal; animateur : Jean-Jacques Sainte-Marie.
Pavillon Maisonneuve, salle B-R200.
Renseignements :
Chantal Lebeau
987-3000, poste 7784
lebeau.chantal@uqam.ca
www.generations.uqam.ca

GEIRSO (Groupe d'étude sur l'interdisciplinarité et les représentations sociales)

Conférencier : «La régulation des médicaments. Aspects socioculturels», de 14h à 15h30.
Conférenciers : Joseph Lévy, professeur, Département, sexologie, UQAM; Marie-Ève Blanc, Université de Montréal; Julie Laplante, anthropologue, Université de Montréal.
Pavillon Hubert-Aquin, salle A-1340.
Renseignements :
Christine Thoër-Fabre
987-3000, poste 4566
thoer.christine@uqam.ca
geirso.uqam.ca

JEUDI 2 MARS

Département d'études littéraires

Colloque Figures : «Écriture, lecture, spectature», de 9h15 à 16h45.
Nombreux participants.
Pavillon Athanase-David, salle D-R200.
Renseignements :
Nathalie Roy
987 3000, poste 2153
figura@uqam.ca
www.figura.uqam.ca

VENDREDI 3 MARS

CIRST (Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie)

Conférence : «Mobilisation des connaissances et des technologies : la propriété intellectuelle dans un monde systémique», de 12h30 à 14h.
Conférencier : Martin Cloutier, professeur, Département de management et technologie, UQAM.
Pavillon Thérèse-Casgrain, salle W-3235.
Renseignements :
Marie-Andrée Desgagnés
987-4018
cirst@uqam.ca
www.cirst.uqam.ca

Formulaire Web

Pour nous communiquer les coordonnées de vos événements, veuillez utiliser le formulaire à l'adresse suivante :
www.unites.uqam.ca/evenements/inscriptions_activites.htm
10 jours avant la parution.
Prochaines parutions :
6 et 20 mars 2006.

L'UQAM dans la Nuit blanche

L'UQAM présentera quatre événements artistiques pendant la Nuit blanche du Festival Montréal en lumière, du 25 au 26 février.

Raphaëlle de Groot en exercice

L'artiste Raphaëlle de Groot, diplômée en arts visuels de l'UQAM, exécutera dans le cadre de son exposition à la Galerie de l'UQAM, une performance interactive avec des images vidéographiques prises sur le vif.
Galerie de l'UQAM, 1400 rue Berri, salle J-R120, de 23h à 2h.

Design Black dans la Nuit blanche

Le Centre de design présentera un atelier de création sous la direction du designer malien Cheick Diallo et des professeurs de l'École de design, Sylvain Allard et Maurice Cloutier. Les visiteurs pourront assister à la phase finale d'une installation créée par des étudiants en design à partir de diverses matières et interventions graphiques.
Hall d'entrée du pavillon de Design, 1440, rue Sanguinet, de 18h à 5h.

Prestations musicales

Dans le cadre de son radiothon annuel, CHOQ.FM, la radio étudiante de l'UQAM, organise un happening culturel dans ses nouveaux locaux qui seront ouverts pour l'occasion aux visiteurs.
279, rue Sainte-Catherine Est, de 20h à 5h.



Lumière sur la technologie

Capteur de rêves, le centre étudiant de promotion des arts et de la culture à l'UQAM, présentera des créations (projections, performances et installation vidéo) d'étudiants issus de diverses disciplines.
Centre de diffusion de la maîtrise en arts visuels et médiatiques, salle J-R930.
De 20h à 4h.

Renseignements :
www.uqam.ca/nouvelles/2006/06-022.htm

Travailler la matière pour faire surgir les idées

Claude Gauvreau

Chambre cubique, labyrinthe aux parcours enchevêtrés ou construction cylindrique... Claire Savoie aime concevoir des installations architecturales, déroutantes et étourdissantes, où des images vidéo et un langage sonore font appel aux perceptions sensorielles du public. Professeure à l'École des arts visuels et médiatiques, elle se spécialise dans la création d'environnements multimédias et explore la matérialité du son et de la voix humaine.

Claire Savoie a remporté dernièrement le Prix Louis-Comtois qui vise à souligner la qualité de la production d'un artiste en mi-carrière, oeuvrant dans le domaine de l'art contemporain. Le prix comprend une bourse de 5 000 \$, l'acquisition par la Ville de Montréal d'une œuvre du lauréat et une somme de 2 500 \$ pour l'organisation d'une exposition individuelle ou pour toute autre activité de diffusion dans une des galeries membres de l'Association des galeries d'art contemporain (AGAC).

Le caractère multidisciplinaire de la démarche de Claire Savoie s'explique, entre autres, par son parcours personnel un peu particulier. «Au cégep, j'hésitais entre les arts plastiques, la musique et la littérature, raconte-t-elle. J'ai étudié pour devenir pianiste de concert et j'ai suivi des cours de chant classique, tout en pratiquant parallèlement le dessin, la peinture et la sculpture. Puis, mes études de maîtrise en arts visuels et médiatiques à l'UQAM m'ont permis d'élargir mes horizons et d'intégrer à mon travail les images, le son et la parole.»

Au cours des dernières années, Claire Savoie a présenté son travail en France, en Espagne et dans plusieurs villes canadiennes. Lauréate du Prix de la Fondation de l'UQAM (1992) et du Prix Graf (2002), elle a participé à plusieurs expositions collectives dans différentes galeries d'art et au Musée national des beaux-arts du Québec.



Photo : Nathalie St-Pierre

Claire Savoie, professeure à l'École des arts visuels et médiatiques.

Explorer la matérialité sonore

Dans le travail de Claire Savoie, les images vidéo et le son sont aussi importants l'un que l'autre. «Il s'agit de trouver le type de langage qui correspond le mieux à l'idée que l'on se fait de l'œuvre à réaliser, explique-t-elle. Le son, par exemple, n'est pas qu'un élément décoratif. Il fait partie intégrante de l'œuvre et l'enrichit en lui donnant un sens nouveau.»

Dans une de ses installations, intitulée *Déjà*, une bande vidéo donne à voir des mains qui parcourent les murs de la galerie où se trouve le visiteur. Deux enceintes acoustiques permettent d'entendre le son de billes roulant sur différentes surfaces, des craquements d'allumettes et le tintement discret de clochettes. Ces di-

verses textures sonores se superposent aux images des surfaces parcourues par les mains, leur conférant une sorte d'intériorité. Une autre installation présente une construction cylindrique à l'intérieur de laquelle un flot de bulles de savon s'accumule en une masse mouvante au sol. On y entend les voix d'un homme et d'une femme qui rythment la descente des bulles en comptant l'écoulement du temps : un, deux, trois...

Claire Savoie puise aussi plusieurs de ses idées dans le langage de l'écriture et de la parole. «Je m'intéresse à la musique des mots, au chant de la voix car ils correspondent à une sensibilité intérieure et font jaillir une imagerie mentale. Le poète français Mallarmé disait que le mot nuit était



Photo : Marc Hutchison

Fiction, installation audio et vidéo, 2003.

plus lumineux que le mot jour parce que le son *i* est plus clair que le son *ou*.»

Les vertiges de la perception

Les œuvres de Claire Savoie cherchent à créer des associations incongrues entre des éléments – images, sons, voix, espaces – qui appartiennent à différentes formes de langage. Les repères, la perspective et l'organisation spatiales sont souvent distorsionnées et le corps entier du spectateur est impliqué dans la perception de l'environnement physique.

«Un philosophe a écrit que la conscience était comparable à la mer : les pensées conscientes correspondant aux vagues hautes et les pensées inconscientes aux petites, dit-elle. Je suis sensible aux petites vagues mentales, à ces images inattendues et

étranges qui, sans avoir de lien logique avec le moment présent, surgissent dans certains états de semi-conscience, entre l'assoupissement et l'éveil.»

Avec ses étudiants, Claire Savoie insiste sur l'importance du rapport au réel et du travail avec la matière. «Leur relation au monde passe beaucoup par la culture de l'image. Ils ont parfois tendance à vouloir faire beau et à chercher l'idée de l'œuvre avant même de travailler la matière. Je leur dis que c'est en la manipulant que les idées surgissent. La matière nous résiste, se brise ou se déchire et, ce faisant, nous mène sur des pistes de création insoupçonnées. L'artiste est comme l'écrivain qui, au départ, ne connaît pas tous les secrets de ses personnages et les découvre en les faisant vivre.» ●



Photo : Paul Litherland

Une date, le nom d'un lieu et l'heure d'un rendez-vous, 1998, environnement audio-vidéo, objets liquides.



Photo : Yvan Binet

Qui se tient sur les lèvres, 2004, environnement architectural.